

gré à l'observateur attentif qui, en signalant les défauts d'un établissement d'une haute importance et d'une utilité incontestable, met chacun à portée de vérifier les faits, et le gouvernement à portée de remédier aux inconvénients dont la réalité est clairement reconnue.

Il ne s'agit pas ici de discuter les avantages intrinsèques d'un dépôt d'étalons ; on sait que celui dont Wallferdange a été choisi pour être le séjour, est destiné à l'amélioration de la race des chevaux indigènes, et l'on sait aussi que, par race de chevaux indigènes, on entend généralement les chevaux ardennais. Or, les chevaux des cantons environnant Luxembourg ne sont pas des *Ardennais* ; c'est, en conséquence, une faute d'avoir placé le dépôt hors de son centre d'action ; c'est dans les Ardennes qu'il eût fallu en établir le siège. En effet, tous les ans, l'on envoie des étalons de monte dans les cantons du nord de la province, et le placement de ces chevaux occasionne des frais très-considérables. Ils sont éloignés du chef-lieu de la direction, logés dans des auberges ou chez des particuliers, et exposés, par suite de ce régime, à une foule d'accidens.

Mais, si les précautions et la surveillance des chefs écartent toute crainte à cet égard, si la répartition judicieuse et équitable des étalons assurent un avantage égal à tous les cantons du Grand-Duché, s'il vient à être prouvé que l'on aurait tort de prétendre qu'un haras dont le but est d'améliorer la race ardennaise des chevaux indigènes ne doit pas être placé dans les Ardennes, et qu'il l'est plus avantageusement dans le fond de Mersch, passons condamnation et voyons le haras sous le rapport de sa construction.

La direction est placée dans le terrain le plus bas et le plus humide d'une plaine naturellement très-humide.

Les écuries sont construites au bord de la grande route, c'est-à-dire que lorsque les chaleurs de l'été auront desséché la campagne, et que l'air sera chargé de poussière que le vent soulève constamment sur les chemins, les chevaux seront exposés à avaler des miasmes délétères, outre qu'ils éprouveront cette inquiétude continuelle qu'un grand passage et le bruit des voitures occasionnent toujours sur une grande route.

Le système de la toiture paraît très-défectueux. Elle est par trop aplatie, et telles que soient, sous ce rapport, les idées des modernes architectes, on ne peut disconvenir que leurs raisonnemens, fort beaux en théorie, ne peuvent rien contre l'expérience. Or, il est certain que, dans la visite que nous avons faite des greniers du haras, nous avons été convaincus que les fourrages sont exposés à se détériorer par suite de l'infiltration de l'humidité. D'un autre côté, le système de poutrage ne semble pas présenter assez de solidité pour supporter le poids d'un approvisionnement aussi considérable que les besoins du haras l'exigent.

Le logement de l'artiste vétérinaire est sous le même toit que la caserne. Nous étant informés du rang qu'occupe cet agent dans la hiérarchie des employés du haras, et ayant appris qu'il avait le grade de lieutenant, nous avons pensé que son logement n'était que provisoire, et qu'il serait placé, plus tard, dans le corps de logis de la direction.

Nous avons vainement cherché à connaître l'emplacement destiné à servir d'abri aux chevaux, pendant la saison la plus rigoureuse, lorsqu'il serait nécessaire de leur donner l'exercice d'une promenade indispensable à leur santé.

On ne veut pas prétendre qu'il faille un manège, car il n'est pas besoin d'un manège pour des étalons dont la seule vocation est la reproduction de l'espèce ; mais nous avons dû chercher quel lieu serait consacré à leur promenade, d'abord parce qu'il en faut un de toute nécessité, ensuite parce que nous ne pourrions jamais croire qu'on voulût faire servir les écuries mêmes pour cette opération. Cela serait contraire aux règles d'une bonne hygiène ; il faut aux chevaux un air pur et même changement d'air ; il faut surtout ne pas détériorer l'atmosphère de l'écurie par l'expansion des molécules délétères qui s'exhalent avec la transpiration.

Les fosses à fumier sont trop rapprochées des écuries ; en les plaçant vis-à-vis de la porte d'entrée, on a gâté le coup-d'œil, et, en même temps, exposé la santé des étalons. Quant à l'intérieur des écuries, le système des fenêtres aurait pu être mieux combiné ; car il n'est pas du tout favorable au renouvellement de l'air.

Les crèches sont faites en bois. N'a-t-on pas craint les inconvénients majeurs qui doivent en résulter ? Des crèches de bois ! qu'on se hâte de les réformer et de les remplacer par le marbre,

ou du moins par la pierre ! Il serait superflu d'en énumérer les motifs.

Les râteliers sont également en bois ; il faut les remplacer par du fer ; c'est une réforme non moins nécessaire.

Les murs, devant les chevaux, sont blanchis au lait de chaux ; c'est par erreur, sans doute, parce qu'il faut supposer qu'on a eu l'intention de conserver la vue aux étalons.

Nous ayons cherché aussi dans quelle partie de l'établissement se trouvait l'abreuvoir. Il nous a paru que le régime sanitaire des étalons exigeait un endroit où ils pussent se baigner ; il entre, en effet, dans les principes d'une bonne hygiène, d'administrer à ces animaux les bains nécessaires pour entretenir la fraîcheur du sang, la force et l'élasticité des organes.

Ces observations portent en partie sur des défauts qu'il est facile de réparer, en partie sur des inconvénients qui n'admettent point de correctif. Sous ce dernier rapport, on doit comprendre les vices de l'ordonnance générale des bâtimens, ordonnance essentiellement défectueuse, puisque la masse des constructions manque des développemens convenables ; que le corps-de-logis principal écrase les écuries ; que les écuries sont trop resserrées à côté des bâtimens de décharge, et que l'emplacement total est sur un sol humide et mal sain. (Article communiqué.)

LE CARNIVAL DE ROME.

Partout le carnaval est un tems de festins et de bals. A Rome, il a l'éclat d'une grande fête aux frais de la folie. Ces modernes Bacchantes ne durent qu'une semaine ; mais ces huit jours sont si pleins d'extravagances qu'ils peuvent bien compter pour un mois de divertissemens ordinaires. Tous les états et tous les âges y prennent part. Le gouvernement y contribue des soins d'une bonne police.

L'ouverture de ce singulier spectacle a quelque chose de solennel : le signal en est donné par la cloche du Capitole et le canon du fort. Excusez du peu. Jusqu'à lors aucun masque ne peut se montrer. Mais à peine la lice est ouverte, que de toutes parts on les voit se précipiter au *Corso*. C'est le rendez-vous général, le théâtre de toutes les folies. En un clin-d'œil, cette grande rue est pleine de voitures, de chars, de curieux qui s'établissent sur les trottoirs arrangés en amphithéâtres, de la cohue des masques à pied, qui circulent en glapissant dans la foule des badauds qui les suivent. On voit des voitures chargées de femmes et d'enfans. Leurs cochers sont dans le grotesque accoutrement de marquis de l'autre siècle et de poissardes éhontées. Les chars promènent des groupes qui brillent d'un éclat paisible, ou donnent quelque scène divertissante. C'est un mariage bourgeois avec chien et chat, une vieille qui gronde et un mari ivrogne qui la bat. On cesont des étourdis avec de jeunes femmes au bras, étalant le faste près d'un vieil usurier qui leur prête à la minute. Le char suivant mène des débauchés en prison, ou à l'hôpital. Tout cela est accompagné de costumes souvent riches et toujours bien choisis.

Dans la caricature des médecins, c'est un volumineux gourmand, constipé, dont les garçons apothicaires assiègent les culottes, ou madame Angot, en travail d'enfant.

D'autres chars montrent des femmes vaporeuses qui tombent dans les bras de leurs amans, aux yeux des maris qui les plaignent. Ces pauvres maris sont d'ordinaire le sujet de la plus riche en situations piquantes. La chronique scandaleuse de la ville a-t-elle occupé le public de quelque aventure galante, on est sûr de voir les masques, de les reconnaître et de s'amuser à leurs dépens. La malignité ne manque jamais à ces applications. Alors c'est Aristophane avec toute sa licence, jouant les Athéniens devant les Athéniens, qui rient de leurs propres ridicules.

Les musiciens ont aussi leur char, aussi bien que les fous : ils se suivent. Les morceaux qu'on exécute sont d'ordinaire charmans. Le directeur de l'orchestre roulant est un mélomane, vêtu de musique, de pupitres et de violons. Une simple chemise avec le bonnet blanc est le costume des fous. Ceux-ci s'annoncent de loin par des gestes extravagans et des cris de forcenés. Ils apostrophent tout le monde, ou ils accablent de leurs *confetti*, dragées de plâtre qu'ils lancent de toutes leurs forces. Si les autres masques s'en mêlent, si la foule riposte, ce sont de vraies décharges à chevrotines, contre lesquelles les glaces des voitures ne sauraient tenir ; qui ne tuent pas, mais qui éborgnent. Si par hasard on remarque un promeneur au maintien trop grave, à la toilette trop recherchée, au visage trop badaud, il devient aussitôt le point de mire de cent assaillans, le plastron de toutes les gâtées.

Les grands se montrent avec faste. Leurs *confetti* sont de véritables dragées que les femmes sur-tout savent envoyer avec